

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France

OEUVRES
DE PARNY

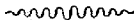
ÉLÉGIES ET POÉSIES DIVERSES

NOUVELLE ÉDITION

REVUE ET ANNOTÉE PAR M. A. - J. PONS

AVEC UNE PRÉFACE DE

M. SAINTE-BEUVE



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET PALAIS-ROYAL, 215

1862

1861

compatriote Bertin, militaire et poète comme lui. Ils étaient là, de 1770 à 1773, une petite coterie d'aimables jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans, qui soupaient, aimaient, faisaient des vers, et ne prenaient la vie à son début que comme une légère et riante orgie. Que de générations de jeunes gens et de poètes ont fait ainsi, et depuis lors et de tout temps ! Mais le propre de cette aimable société de la *Caserne* et de *Feuillancour*, c'est que la distinction, l'élégance, le goût de l'esprit, surnageaient toujours jusque dans le vin et les plaisirs.

Rappelé à l'âge de vingt ans à l'île Bourbon par sa famille, Parny y trouva ce qui lui avait manqué jusqu'alors pour animer ses vers et leur donner une inspiration originale, la passion. Il y connut la jeune créole qu'il a célébrée sous le nom d'Éléonore ; il commença par lui donner des leçons de musique ; mais le professeur amateur devint vite autre chose pour son Héloïse ; les obstacles ne s'aperçurent que trop tard, après la faute, après l'imprudencè commise ; l'heure de la séparation sonna ; il y eut ensuite un retour, stivi bientôt de refroidissement, d'inconstancè. C'est l'éternelle histoire. Parny a eu l'honneur de graver la sienne en quelques vers brû-

quérir et à admirer ces fortes choses à la sueur de leur front; en aient la satisfaction et l'orgueil, je ne trouve rien de mieux; mais que des esprits médiocres et moyens se donnent les airs d'aimer et de préférer par choix ce qu'ils n'eussent jamais eu l'idée de toucher et d'effleurer en d'autres temps, voilà ce qui me fait sourire. Un des derniers traducteurs de Dante, une manière de personnage politique, me faisant un jour l'honneur de m'apporter le premier volume de sa traduction, me disait d'un air dégagé : « Je l'ai traduit *avec charme*. » C'est là de la fatuité. Ce même homme, il y a trente ans, eût traduit Horace à la suite de Daru, *avec charme*, ou plutôt par mode encore, tout comme depuis il avait fait pour Dante. Il n'en est pas moins vrai que nous tenons tous plus ou moins de cette nouvelle et rude éducation que l'on s'est donnée; nous avons repris à la scolastique et au gothique par quelque bout; le moyen âge s'impose à nous, il nous domine : un peu de *Sic et non* a bien son charme; nous avons tous, à doses plus ou moins inégales, avalé de l'Ozanam, de cet ardent et vigoureux écolier dont ils sont en train de faire un grand homme. Ce qui me console, c'est que les gens d'esprit de ces doctes générations assurent que cette voie est la meil-

leure, en définitive, pour en revenir à apprécier tout ce qui rentre dans le génie de la France, et ce qui exprime le goût français. Est-il donc bien nécessaire d'en passer par la méthode de Gervinus pour sentir et admirer la Fontaine? Pour faire à Gresset sa vraie place, pour réserver le rang qu'elle mérite à une élégie de Parny, est-il donc indispensable d'avoir fait le tour des littératures, d'avoir lu les *Nibelungen*, et de savoir par cœur des stances mystiques de Calderon? Peut-être. C'est, dans tous les cas, le chemin le plus long, et le jour où l'on rentre au logis, on court risque d'être si fort fatigué, que le sommeil s'ensuive. Le simple fruit qu'on se proposait de déguster au retour ne sera-t-il pas de bien peu de saveur pour un palais blasé et dédaigneux?

J'admets pourtant que si un peu de science nous éloigne, beaucoup de science nous ramène au sentiment des beautés ou des grâces domestiques; et alors l'élégie de Parny, si due à son heure, est, en effet, une des productions de l'esprit français qui mérite d'être conservée comme spécimen dans l'immense herbier des littératures comparées. Sans y mettre tant de façons, revoyons-la un moment, vivante et dans sa fleur, sous ce règne de Louis XVI, pendant les dix

peu plus vivement de cette faute de goût que l'Académie allait faire, et de cette injure à Parny, là où il est excellent et où il me paraissait le plus digne d'être cité. M. de Montalembert, ce jour-là mon voisin et témoin de mon frémissement de critique, m'enhardit à parler et, je puis dire, m'y poussa. Je demandai alors à relire à haute voix ces quatre vers, en indiquant ce qui les précède dans l'ordre des sentiments et ce qui les amène ; j'en appelai de l'Académie distraite à l'Académie attentive ; j'insistai précisément, je pesai sur l'effet heureux de ce mot *tranquillisé*, si bien jeté à la fin du vers. Le vent tourna, l'opinion revint, Parny fut maintenu avec honneur à son rang sur la liste de nos autorités poétiques, et c'est M. de Montalembert qui en est cause.

Deux élégies qui se suivent, après la rupture, l'une dans laquelle l'amant trahi menace l'infidèle de tristesse et de remords au sein de son nouveau bonheur (*Toi qu'importune ma présence...*) ; l'autre dans laquelle il la devine, il la plaint et a peur que sa menace ne s'accomplisse (*Par cet air de sérénité...*), sont d'une tendresse bien délicate et ingénieuse. En finissant ces quatre livres, on est frappé de cette variété de nuances sur une trame unique. Que de jolis couplets sur un thème simple ! Il n'a nulle part re-

De dispenser la nuit et la lumière,
 Du jour naissant la jeune avant-courrière
 Viendrait bien tard annoncer le Soleil;
 Et celui-ci ¹, dans sa course légère,
 Ne ferait voir au haut de l'hémisphère
 Qu'une heure ou deux son visage vermeil.
 L'ombre des nuits durerait davantage,
 Et les amours ² auraient plus de loisir.
 De mes instants l'agréable partage
 Serait toujours au profit du plaisir ³.
 Dans un accord réglé par la sagesse,
 A mes amis j'en donnerais un quart;
 Le doux sommeil aurait semblable part ⁴,
 Et la moitié serait pour ma maîtresse.

1. *Celui-ci* est peu poétique.

2. Première édition :

Et les amants auraient plus de loisirs.

3. Même édition : « des plaisirs. »

4. Premières éditions :

Au doux sommeil j'en donnerais un quart;
 Le dieu du vin aurait semblable part.

Un malheur bientôt oublié.

Bientôt..... Oûi, la raison guérira ma faiblesse.
Si l'ingrate Amitié me trahit à son tour,
Mon cœur navré longtemps détestera la vie ;
Mais enfin, consolé par la philosophie,
Je reviendrai peut-être aux autels de l'Amour.

La haine est pour moi trop pénible ;
La sensibilité n'est qu'un tourment de plus :
Une indifférence paisible
Est la plus sage des vertus.



Pour échapper à l'ennui qui les presse,
Sur des carreaux dressés par la Mollesse
Cherchent en vain quelques pavots tardifs.

Reine un moment, déjà la jeune Aurore
Abandonnait l'horizon moins vermeil ;
Volny soupire, et détourne sur Laure
Des yeux chargés d'amour et de sommeil.
A ses côtés la belle demi-nue
Dormait encore ; une jambe étendue
Semble chercher l'aisance et la fraîcheur,
Et laisse voir ces charmes dont la vue
Est pour l'amant la dernière faveur.
Sur une main sa tête se repose ;
L'autre s'allonge, et, pendant hors du lit,
A chaque doigt fait descendre une rose.
Sa bouche encore et s'entr'ouvre et sourit :
Mais tout à coup son paisible visage
S'est coloré d'un vermillon brillant.
Sans doute alors un songe caressant
Des voluptés lui retraçait l'image.
Volny, qui voit son sourire naissant,
Parmi les fleurs qui parfument sa couche
Prend une rose, et près d'elle à genoux,
Avec lenteur la passe sur sa bouche,
En y joignant le baiser le plus doux.

- » Renaissez, Amours ingénus ;
- » Reviens, volage époux de Flore ;
- » Ressuscitez, Grâces, Vénus ;
- » Sur des païens régniez encore.

- » C'est aux champs que l'Amour naquit :
- » L'Amour se déplaît à la ville.
- » Un bocage fut son asile,
- » Un gazon fut son premier lit ;
- » Et les bergers et les bergères
- » Accoururent à son berceau.
- » L'azur des cieux devint plus beau ;
- » Les vents de leurs ailes légères
- » Osaient à peine raser l'eau ;
- » Tout se taisait, jusqu'à Zéphire ;
- » Et, dans ce moment enchanteur,
- » La nature sembla sourire,
- » Et rendre hommage à son auteur. »

Zelmis alors ouvre la bergerie,
 Et le troupeau, qui s'échappe soudain,
 Court deux à deux sur l'herbe rajeunie.
 Volmon le suit, la houlette à la main.
 Un peu plus loin Florval et son amante
 Gardent aussi les dociles moutons.
 Ils souriaient, quand leur bouche ignorante

Le fruit paraît; de feuilles couronné,
 En pyramide il remplit la corbeille;
 Et dans l'osier le lait emprisonné
 Blanchit auprès de la pêche vermeille¹.

De ce repas on bannit avec soin
 Les froids bons mots toujours prévus de loin,
 Les longs détails de l'intrigue nouvelle,
 Les calembours si goûtés dans Paris,
 Des compliments la routine éternelle,
 Et les fadeurs et les demi-souris.
 La Liberté n'y voulut introduire
 Que les plaisirs en usage à Paphos;
 Le Sentiment dictait tous les propos,
 Et l'on riait sans projeter de rire.
 On termina le festin par des chants.
 La voix d'Églé, molle et voluptueuse,
 Fit retentir ses timides accents;
 Et les soupirs de la flûte amoureuse,
 Mêlés aux siens, paraissaient plus touchants.
 L'eau qui fuyait, pour la voir et l'entendre,
 Comme autrefois n'arrêta point son cours;

1. L'auteur a placé cette aventure au printemps; car il dira plus loin que l'orme n'est pas encore en fleur, et se couvre d'un tendre feuillage. Il est probable qu'en Sicile même on ne voit pas au printemps de pêches mûres et vermeilles.

- » Elle avait dit : sur l'humide rivage
 » Son pied léger s'arrête et ne fuit plus ;
 » Au fond des eaux l'un et l'autre¹ se plongent ;
 » Sa voix expire, et dans l'air étendus
 » Déjà ses bras en feuilles se prolongent ;
 » Son sein, caché sous un voile nouveau,
 » Palpite encore, en changeant de nature ;
 » Ses cheveux noirs se couvrent de verdure² ;
 » Et sur son corps, qui s'effile en roseau,
 » Les nœuds pareils, arrondis en anneau,
 » Des membres nus laissent voir la jointure.
 » Le dieu, saisi d'une soudaine horreur,
 » S'est arrêté ; sous la feuille tremblante
 » Ses yeux, séduits et trompés par son cœur,
 » Cherchent encor sa fugitive amante.
 » Mais tout-à-coup le Zéphyr empressé
 » Vient se poser sur la tige naissante,
 » Et par ses jeux le roseau balancé
 » Forme dans l'air une plainte mourante.

1. L'un et l'autre *pied* apparemment.

2. OVIDE :

Vix prece finita, torpor gravis alligat artus ;
Mollia cinguntur tenui præcordia libro ;
In frondem crines, in ramos brachia crescunt.
Pes, modo tam velox, piger radicibus hæret.

- » Alors une bouche brûlante
- » Effleure et rebaise à loisir
- » Ces appas voués au plaisir,
- » Mais qu'une volupté naissante
- » N'avait jamais fait tressaillir.
- » La Pudcur voit, et prend la fuite;
- » Le berger fait ce qu'il lui plaît;
- » La bergère tout interdite
- » Ne conçoit rien à ce qu'il fait.
- » Il saisit sa timide proie;
- » Elle redoute son bonheur,
- » Et commence un cri de douleur
- » Qui se termine en cri de joie.
- » Cependant du gazon naissant
- » Que foulait le couple folâtre,
- » Une rose était l'ornement :
- » Une goutte du plus beau sang
- » Rougit tout-à-coup son albâtre.
- » Dans un coin le fripon d'Amour
- » S'applaudissait de sa victoire;
- » Et voulant de cet heureux jour
- » Laisser parmi nous la mémoire :
- » *Conserve à jamais ta couleur,*
- » Dit-il à la rose nouvelle;
- » *De tes sœurs deviens la plus belle;*
- » *D'Hébé sois désormais la fleur;*

De votre nom j'embellirais mes vers ;
 Mais quels parfums s'exhalent dans les airs ?
 Disparaissez, les roses vont éclore.

Lorsque Vénus, sortant du sein des mers,
 Sourit aux dieux charmés de sa présence,
 Un nouveau jour éclaira l'univers :
 Dans ce moment la rose prit naissance ¹.
 D'un jeune lis elle avait la blancheur ;
 Mais aussitôt le père de la treille,
 De ce nectar dont il fut l'inventeur
 Laissa tomber une goutte vermeille,
 Et pour toujours il changea sa couleur ².
 De Cythérée elle est la fleur chérie,
 Et de Paphos elle orne les bosquets ;
 Sa douce odeur, aux célestes banquets,
 Fait oublier celle de l'ambroisie ;
 Son vermillon doit parer la beauté ;

1. C'est Anacréon qui place à ce moment la naissance de la rose, dans son ode LI ou LIII, où Parny a pris aussi les détails qui suivent, mais en les altérant un peu. Dans Anacréon, il n'est pas parlé du nectar de Bacchus, mais du nectar des dieux, lequel était rouge. Millevoje a fait la même faute, et on doit la lui reprocher plus qu'à Parny; car il traduisait, et Parny n'a pas la prétention d'être traducteur.

2. Dans la *Journée Champêtre*, p. 163, il a donné une autre origine à la couleur vermeille de la rose.

« La pauvreté fut mon seul héritage,
» Et du besoin j'ai senti la rigueur ;
» Mais des trésors ont payé mon courage,
» Et d'Asléga je mérite le cœur.

» Trente guerriers avaient juré ma perte,
» Et contre moi dirigeaient leur fureur ;
» Mais de leur sang la bruyère est couverte,
» Et d'Asléga je mérite le cœur.

» Souvent la foudre éclata sur ma tête ;
» Le front levé, je l'attendais sans peur,
» Et je criais au dieu de la tempête :
» *Vois, d'Asléga je mérite le cœur.*

» Sous mon vaisseau que fracassait l'orage,
» J'ai vu des mers s'ouvrir la profondeur ;
» Mais je sifflais à l'aspect du naufrage,
» Et d'Asléga je méritais le cœur.

» D'un roi puissant j'arrachai la couronne :
» Il la laissait aux pieds de son vainqueur ;
» *Règne, lui dis-je : Asléga te pardonne.*
» Belle Asléga, j'ai mérité ton cœur. »

« Vaillant Isnel, ta demande est tardive, »





Des Eurus le souffle amoureux
Soulève et rejette en arrière
Sa tunique verte et légère ;
Et déjà Myrtis est heureux.
Il atteint la nymphe timide
Sur le bord d'un torrent rapide,
Au milieu des rochers déserts,
De mousse et d'écume couverts.
Un espace étroit se présente :
L'un contre l'autre ils sont pressés ;
Et bientôt l'onde mugissante
Mouille leurs pieds entrelacés.

IV

Dans sa cabane solitaire
Myrtis attendait le sommeil.
Arrive une jeune étrangère.
Le teint de Flore est moins vermeil.
Du voile éclatant des princesses
Sa beauté s'embellit encor ;

Ivres de baisers et d'amour,
D'amour ils soupirent encore ;
Et pourtant la riante Aurore
Entr'ouvrait les portes du jour.

V

« Nymphé de ce riant bocage,
» Vénus même sous votre ombrage
» Sans doute dirigea mes pas.
» Elle a ralenti votre fuite ;
» Elle accéléra ma poursuite,
» Et vous fit tomber dans mes bras.
» Des mortels souvent les déesses
» Reçurent les tendres caresses :
» Imité et craignez Vénus ;
» Elle punirait vos refus. »
Malgré cette voix suppliante,
Et malgré ses désirs secrets,
La Nymphé défend ses attraits,
Et toujours sa bouche riante
Échappe aux baisers indiscrets.

Le houx piquant arme sa main ;
 Son épouse répand des larmes,
 Et les larmes coulaient en vain ;
 Aux foudres Morphel soustrait ses charmes.

Voici l'Inde ; spectacle affreux !
 Que veulent ces coquins de Brames
 D'un bûcher excitant les flammes,
 Et ce peuple abruti par eux ?
 « La victime est jeune et jolie, »
 Répète Céline attendrie ;
 « Je la plains, et l'usage a tort.
 » On doit pleurer un mari mort,
 » Et sans lui détester la vie ;
 » Mais le suivre ! c'est par trop fort. »
 Vers Ceylan l'orage la pousse.
 La loi dans cette île est très-douce,
 Et deux maris y sont permis¹.
 Céline plaît à deux amis.
 Entre eux ils disent : « Femme entière
 » Pour chacun de nous est trop chère ;
 » Partageons ; à son entretien

1. Cette permission existe aussi chez certains Iroquois, selon le témoignage de Lafitau. D'autres peuples encore ont légitimé la pluralité des maris.

des pêcheurs portugais, qui se trouvaient par hasard dans ces parages, nous indiquèrent la véritable route.

Nous manquions d'eau, et une grande partie de l'équipage était atteinte du scorbut : il fut décidé que nous relâcherions à Rio-Janeiro. Nous découvrîmes le soir même la petite île du *Repos*, qui n'est qu'à quatre lieues de la terre ferme. L'île du Repos! que ce nom flatte agréablement l'oreille et le cœur! bonheur, aimable tranquillité, s'il était vrai que vous fussiez renfermés dans ce point de notre globe, il serait le terme de ma course; j'irais y ensevelir pour jamais mon existence; inconnu à l'univers que j'aurais oublié, j'y coulerais des jours aussi sereins que le ciel qui les verrait naître; je vivrais sans desirs, et je mourrais sans regrets.

C'est ainsi que je m'abandonnais aux charmes de la rêverie, et mon âme se plaisait dans ces idées mélancoliques, lorsque, reprenant tout-à-coup leur cours naturel, mes pensées se tournèrent vers Paris. Adieu tous mes projets de retraite; l'île du Repos ne me parut plus que l'île de l'Ennui; mon cœur m'avertit que le bonheur n'est pas dans la solitude; et l'Espérance vint me dire à l'oreille: « Tu les reverras, ces Épicuriens aimables qui portent en écharpe le ruban gris de lin et la grappe de raisin couronnée de myrte; tu la reverras cette maison, non pas de plaisance, mais de plaisir, où l'œil des profanes ne pénètre jamais; tu la reverras,

LETTRE DEUXIÈMÉ¹

A BERTIN

Du cap de Bonne-Espérance, octobre 1773.

C'est ici que l'on voit deux choses bien cruelles,
Des maris ennuyeux et des femmes fidèles ;
Car l'Amour, tu le sais, n'est pas luthérien.
C'est ici qu'à l'entour d'une vaste théière,
Près d'un large fromage, et d'un grand pot à bière,
L'on digère, l'on fume, et l'on ne pense à rien.
C'est ici que l'on a santé toujours fleurie,
Visage de chanoine et panse rebondie.
C'est dans ces lieux enfin qu'on nous fait aujourd'hui
Avaler à longs traits le *constance* et l'ennui.

On a bien raison de dire, *chaque pays, chaque mode*. En France, les filles ne s'observent que dans l'extérieur ; l'a-

1. On peut lire dans les Œuvres de Bertin la réponse à cette lettre ; en voici le début :

Au cap de Bonne-Espérance,

nous avons peu de belles femmes, mais presque toutes sont jolies ; et l'extrême propreté, si rare en France, embellit jusqu'aux laides. Elles ont en général une taille avantageuse et de beaux yeux. La chaleur excessive empêche les lis et les roses d'éclorre sur leur visage ; cette chaleur flétrit encore avant le temps d'autres attraits plus précieux ; ici une femme de vingt-cinq ans en a déjà quarante. Il existe un proverbe exclusif en faveur des petits pieds ; pour l'honneur de nos dames, je m'inscris en faux contre ce proverbe. Il leur faut de la parure, et j'ose dire que le goût ne préside pas toujours à leur toilette : la nature, quelque négligée qu'elle puisse être, est plus agréable qu'un art maladroit. Ce principe devrait aussi les guider dans les manières étrangères qu'elles copient, et dans toutes ces grâces prétendues où l'on s'efforce de n'être plus soi-même.

Les jalousies secrètes et les tracasseries éternelles règnent ici plus que dans aucun village de province ; aussi nos dames se voient peu entre elles : on ne sort que pour les visites indispensables ; car Pétiquette est ici singulièrement respectée : nous commençons à avoir une cérémonie, une mode, un bon ton.

L'enfance de cette colonie a été semblable à l'âge d'or : d'excellentes tortues couvraient la surface de l'île ; le gibier venait de lui-même s'offrir au fusil ; la bonne foi tenait lieu de code. Le commerce des Européens a tout gâté : le Créole s'est dénaturé insensiblement ; il a substitué à ses mœurs

